

Du sensible au sublime : l'itinéraire secret d'Alain Bonnefoit

Née sous la protection de Vénus, Alain Bonnefoit semble incarné pour un grand destin : devenir le maître des splendeurs féminines, tel un Sisyphe moderne. De nature terrienne, il est guidé avec bonheur par son regard et ses mains qui accèdent au sens inné des harmonies primitives, clé de voûte d'un art de haute tenue. Pour lui, nul besoin de combattre la grisaille. Il s'en détourne naturellement, presque sans commentaire... Il a effleuré du pinceau tant de prodigieuses courbes que son être s'en est peu à peu trouvé ébloui, épuré.

Il y a mille ans, le poète chinois Su Dongpo disait admirer chez les peintres le premier des *Six canons de la peinture* : l'élan, le mouvement naturel. À l'origine, et comme une énergie fondatrice, on retrouve précisément chez Bonnefoit ce formidable goût pour la vie, d'ailleurs si souvent évoqué : c'est sa truculence, sa générosité d'âme, sa passion pour la bonne table, son amour pour une Toscane aux couleurs de convivialité méditerranéenne et de raffinement artistique.

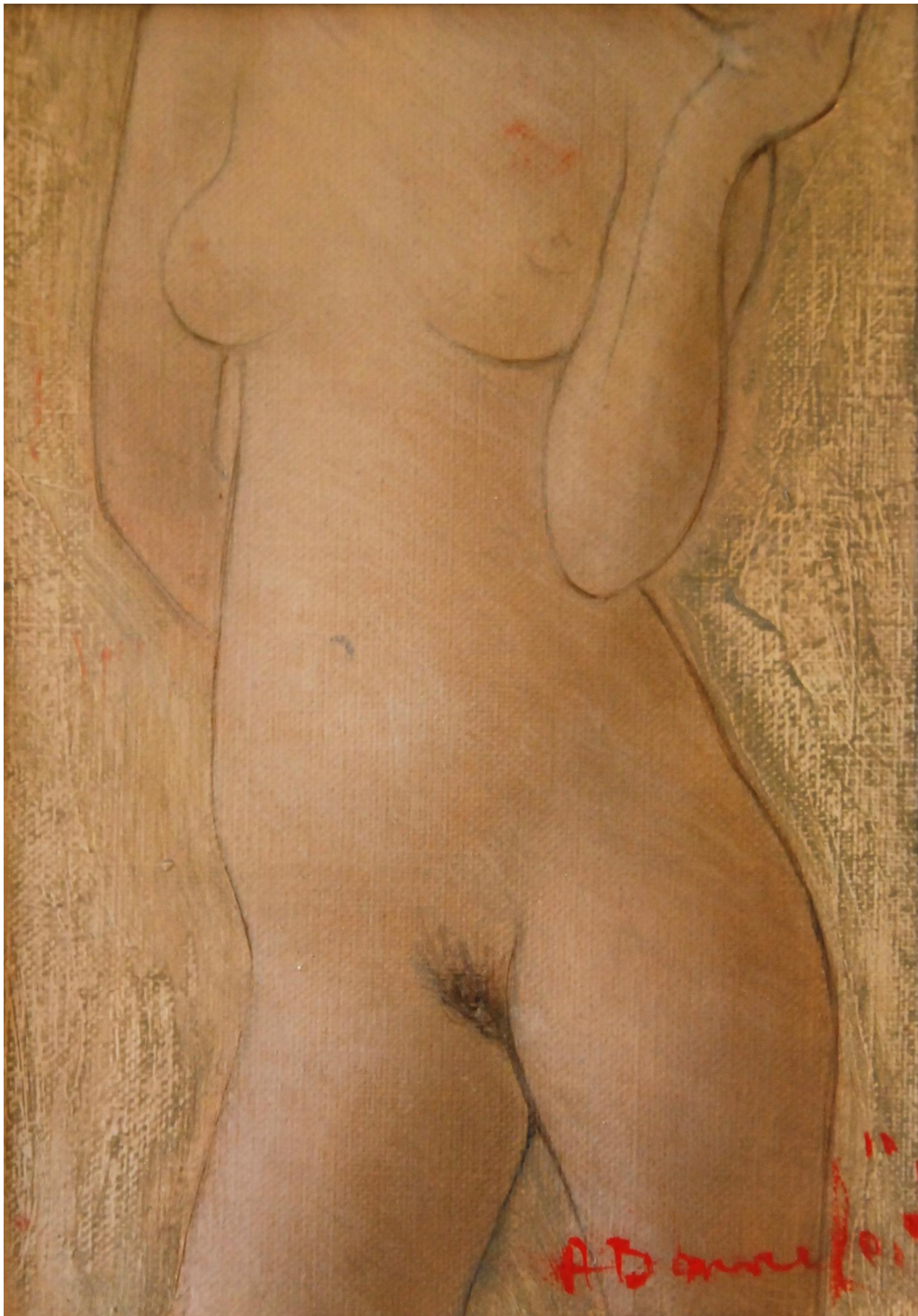


En peinture, ce personnage picaresque ne pouvait choisir que le sujet par excellence : la femme. Quand le meilleur est offert, pourquoi s'en détourner ? Il est dès lors convenu d'envisager la peinture d'Alain Bonnefoit comme émanant directement de cette pulsion vitale : art de noces païennes, fêtes dédiées à Éros, hommage cent fois renouvelé aux fameux blasons, fol espoir de saisir le plein d'une ligne ou la présence de l'Inconnue... Il y a bien sûr de cela chez Bonnefoit. Mais il y a autre chose, il y a beaucoup plus.

Un grand destin artistique prend forme quand la peinture transcende l'intention première du peintre. La plupart du temps à son insu. Car la vitalité des débuts n'est qu'une énergie. Le reste est à imaginer, à laisser naître. Initialement « peintre de nus », Alain Bonnefoit est devenu peintre de la femme, puis homme révélé par les femmes de son œuvre. Dans ce cheminement s'inscrit sa véritable destinée. Car pour le peintre comme pour Baudelaire, la femme n'est pas simple *le modèle* : « C'est plutôt une divinité, un astre... C'est un miroitement de toutes les grâces de la nature condensées dans un seul être ; c'est l'objet de l'admiration et de la curiosité la plus vive que le tableau de la vie puisse offrir au contemplateur ».

Au premier abord, Bonnefoit, en travaillant à partir d'un modèle vivant, se passionne exclusivement pour le dessin de la lumière sur ce corps présent, ce corps-cadeau. Cette approche charnelle du modèle induit en erreur ses admirateurs et jusqu'au peintre lui-même. En effet, sa peinture n'est pas essentiellement ce seul culte d'une présence immédiate. Son art

sublime cette matérialité pour entrevoir et faire apparaître le mystère d'une autre présence, la réalité d'un autre univers. Certes, dans un premier temps, la présence du modèle soutient la vision du peintre, mais peu à peu, comme le note Michel Butor, « c'est la femme qui est sur la toile que le peintre dévore des yeux, ne jetant un coup d'œil du côté de la véritable que lorsqu'il se sentira soudain perdu, que lorsque sa caresse à la fois tactile et mentale rencontrera l'obstacle de la toile... ». Ainsi s'opère le passage du réel au pictural. Ainsi naît la fascination pour l'art d'une *présence sublime*. Celle d'êtres à la fois ancrés dans leur sensualité, et livrant une part de leur immatériel secret.



Cette femme étendue, le bras achevé par une main parfaite d'abandon, cette femme sereine qui dévoile sa forme intime, cette femme aux yeux réduits à l'essentiel, le visage presque effacé... cette femme en appelle à notre regard, elle l'envoûte et conduit au creux de notre âme, notre âme doucement réveillée, saisie, charmée par le plaisir d'une contemplation. De la part du peintre, cette transfiguration est acte d'amour. Elle offre un instant de grâce et l'on songe, devant ces femmes devenues des « Bonnefoit », à la fameuse *Rébecca au puits* de Tiepolo, visage splendide, présence impériale... ou à la fastueuse *Femme du roi* peint en 1896 par Gauguin. On songe, plus éloignée dans le temps, à la statuaire égyptienne tant l'art d'Alain Bonnefoit est en communion avec les têtes inachevées de Néfertiti ou les torses féminins de la période d'Amarna.



Or, pour parvenir à cette vision et la mettre en forme, il faut un homme aux ressources doubles. Alain Bonnefoit est cet homme : tout d'abord, il possède pleinement son métier, et ensuite, sa personne, en digne amie des dieux, semble avoir libre accès à leurs mystères. Aux origines d'un grand art, esthétique et éthique sont donc liées. À cet égard, l'admiration de Bonnefoit pour Georges Brassens, avec tout ce qu'elle implique, est un signe révélateur. Elle témoigne de cette intimité entre art et vie. D'une formule qu'il lance souvent au milieu de ses propres mots, Bonnefoit le dit de manière condensée : « C'est un tout ! » En d'autres termes, cette cohérence crée une forme d'harmonie qui se révélera féconde. D'ailleurs, si l'œuvre de Bonnefoit est entourée d'une mythologie dionysiaque, c'est aussi parce que Dionysos est le dieu *deux fois né*. Alain Bonnefoit partage cette double naissance : venu au monde sensible, il a accédé à l'univers du sublime.

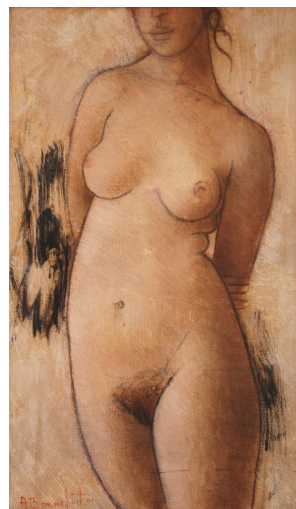
Sa peinture en atteste pleinement : il suffit de s'en approcher. Ensuite, laisser le regard passer d'une hanche à un sein, d'une teinte à une autre... C'est bien une femme devant vous, c'est surtout une peinture qui - comme toute grande peinture - touche aux thèmes essentiels : l'amour, l'attente, la féminité, la conception, la naissance, le temps, la finitude, le désir, le silence, les origines. Telles ne sont pourtant pas les intentions premières de Bonnefoit. Il est peintre, profondément peintre. Il suit sa bonne étoile et la questionne pas. Simplement fidèle à lui-même et fidèle à son sujet, il n'a jamais « intellectualisé » ni perverti son art. Pour lui, il subsistera toujours que c'est très concrètement le dialogue entre modèle vivant et chose peinte qui génère l'œuvre. Instinctivement, il y restera attaché. Mais réduire sa peinture à ce premier niveau d'existence serait ne pas voir l'essentiel.



Alain Bonnefoit se trouve dans l'atelier de sculpture de sa maison toscane, à San Donino. Sa main s'imprègne d'une courbe dérobée au bois. Cent fois, il touche et « retouche » en tentant de s'expliquer à quelques amis tout ouïe. Ses mots se culbutent, les phrases restent inachevées, irrémédiablement insuffisantes à ses yeux. Limites des mots, richesse de la forme. Son art silencieux s'accommode mal de la parole, et sa pensée qui virevolte sans cesse est en bataille avec les mots. Habitude du pinceau ou du burin qui parle vite et vrai.



L'atelier du sculpteur dévoile peut-être encore mieux les mystères de l'œuvre. Pour une fois, fait exceptionnel, le modèle vivant en est absent. L'ambition de Bonnefoit est simple : la justesse. Justesse du trait, justesse de la courbe sculptée. Humblement. Pour un amoureux des lignes qui, à deux pas, se gorge de soleil, chaque saison participe à la maturité. Alain Bonnefoit respecte les cycles de la création, il est imprégné des grandes lois de la vie. Elles sont simples et directes. Elles ne se transgressent pas. Son œuvre entière est placée sous le signe de cette cohérence intérieure... *C'est un tout*. Et pour oser un jugement « à la Brassens », la démarche de l'artiste est ainsi fondamentalement honnête : il est cohérent avec lui-même, sans faux-semblant ni en peinture ni dans ses relations. Dès lors, comme une vigne bien tenue, l'œuvre donne ses fruits. Et comme pour la vigne, il y a transsubstantiation du cep vers le vin, de la couleur vers le sublime, c'est-à-dire vers une qualité de vision qui porte haut et loin. Éthique et esthétique conciliées, l'homme et l'artiste vivent en harmonie.



Mais qu'on se rassure : l'être terrien qu'est Bonnefoit n'est pas prêt de se considérer en ascète. Dans la conversation, il éprouvera toujours autant de délectation à évoquer les fromages de son ami pasteur toscan qu'à parler de ses émotions artistiques. C'est pourtant à une sorte de *mystique de la chair* qu'il se livre. Tant d'indices le confirment : son attachement absolu à son sujet de prédilection (attachement proche de la dévotion), sa capacité de renouvellement (telle une prière qui n'est jamais la même), son penchant pour les arts orientaux, son goût pour la cérémonie du thé, son respect du rituel du sumie, son enthousiasme pour l'art de Marino Marini, sa ferveur pour le geste absolu qui, conjuguant jaillissement et retenue, trace sur le papier la courbe pleine et libre. Aérienne par son mouvement, puissante par sa présence.



Alain Bonnefoit est entré en peinture pour un *art du bonheur*. Il atteint maintenant un prodigieux *bonheur de l'art*, c'est-à-dire le dépouillement, la maîtrise et l'envergure propre aux grands Maîtres. Ses œuvres se situent hors du temps. Ses douces femmes nées d'un art accompli se dévoilent et nous regardent avec l'intensité de celles peintes jadis par Botticelli, Vermeer, Ingres ou Gauguin. À bien considérer l'Histoire de l'art, peu nombreux sont les peintres qui ont porté le nu féminin à cette richesse formelle, à cette poésie où culte et fête s'unissent. Plus rares encore sont les peintres qui, tel Bonnefoit, parviennent au sublime et savent rester fidèle au sensible.

Jacques Biolley
1993